



Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

Il faut faire comprendre que les urgences ne sont pas toujours là où on les croit, qu'elles sont dans le domaine des lettres et des langues, et que tout le reste passe par là.



Michel Butor est l'homme qui nous confie cette tâche. Président d'honneur de notre association depuis son origine, il porte aujourd'hui ses 90 ans en toujours jeune balayeur de langue et pontonnier des arts, bref greffeur d'ouverts – j'emprunte ces mots à Jean Oury – toutes choses qui doivent nous permettre de nous délimiter, limites heureuses qui n'enferment pas. Si Ulysse était dit "l'homme aux mille tours", si chaque livre est une manière de donner un tour à la langue alors Michel Butor serait l'homme aux plus de 2000 tours. C'est ce rôdeur des confins, ce patrouilleur des bords de monde, arpenteur des marches, tutoyeur des frontières qu'au nom de notre association, j'aimerais saluer. Et rappeler que transportant avec lui bien des "matières", de "rêves" bien sûr, mais d'idées aussi comme autant d'élixirs aux mille pouvoirs, il est de ces "carrejaire de ven" dont parle notre ami Jean-Marie Barnaud, colporteur de vent – et j'entends "passeur d'âmes", porteur de ces souffles qui nous aident en ces temps d'incompréhension et de perte des repères, de mensonge et de trahison, de logique sécuritaire et de réponses identitaires. Temps d'asphyxie et de narcose, sous la baguette de la concurrence néolibérale, quand ce n'est pas de xénophobie et de peur fantasmatique face à cet afflux de migrants qui bravent la mort – et si souvent la rencontrent – car tout se passe comme si la force compassionnelle trouvait à se muer en désir d'élimination. Temps de tous les dangers.

Nul n'a jamais écrit ou peint, sculpté ou modelé, construit, inventé que pour sortir en fait de l'enfer.

Antonin Artaud

Nous sommes en manque d'horizon. C'est l'enfer. Notre saison. Encore et toujours. Partout, ce sont cendres. Et nous restons là à parier que persistent comme protégées par ce qui continue

à s'accumuler, ces braises dont nous avons à prendre soin afin de les pousser vers les flammes. Demain.

Écrire des fictions, des poèmes. Lire. Se rencontrer pour en parler. Cela nous apparaît comme une nécessité subjective qui nous pousse à chercher une issue. Ensemble. C'est alors que reviennent nos **Voix du Basilic** !

Éditorial par Alain Freixe
Président de l'Association des Amis de l'Amourier 1

Voix du Basilic 27, 28, 29 mai 2016
Programme des rencontres 2

Entretien avec **Alain Guillard**
conduit par Michel Séonnet 3

Notes de lecture sur les nouveaux livres parus :

Chroniques du purin de **Marc Delouze**
par Yves Ughes 5

La Fille d'Arthur de **Annie Rodriguez**
par Marie Jo Freixe 6

Jésus l'apocryphe de **Jean-Luc Coudray**
par Michel Séonnet 6

Rubrique "À quelques mots d'ici"
Les éditions Jacques Brémond
par Alain Freixe 7

Journal intermittent de Raphaël Monticelli 8

Agenda des amis 8

Les dessins illustrant ce *Basilic* ont été créés par **Jean-Luc Coudray**, auteur de *Jésus l'apocryphe*

Mais ce qui revient ne revient jamais au même. Aucune rencontre n'équivaut à une autre. Faisons de ce rendez-vous un acte, et il sera vierge, même si répété comme le disait René Char. Vous découvrirez ci-après le programme détaillé de ces trois journées des **27, 28 et 29 mai 2016**. Parmi les nouveautés, la randonnée poétique nous mènera au clos de Rosa avant de visiter la chapelle Saint-Sébastien avec ses peintures murales du XVI^e, la soirée du vendredi mêlera poésie et chanson. Enfin nous aurons le plaisir d'accueillir l'éditeur Jacques Brémond. Pour le reste, entretiens et lectures des auteurs publiés dans l'année rythmeront les journées du samedi et du dimanche. Je ne dirai rien de notre traditionnelle soupe au pistou du samedi soir sinon qu'il y a toujours urgence à s'inscrire, les habitués savent pourquoi ! Ensemble les 27, 28 et 29 mai, prenons la langue au sérieux ! Accueillons ces langues arrachées à la GLAM, cette Grande Langue Molle dont parle Jacques Roubaud, novlangue mediatico-politico dominante qui offusque parole et sens. Venez écouter ces langues singulières qu'ont accueilli cette année **les éditions L'Amourier**. Mélons-y nos interrogations, nos questions. Échangeons. Redonnons force et tenue au langage. Que ce soit là notre manière d'être debout la nuit, et le jour aussi. Risquons l'amour si, comme le disait Pantagruel :

Échanger paroles est acte des amoureux
François Rabelais

Depuis dix-huit ans, **l'Association des Amis de l'Amourier** organise une fête de la lecture à Coaraze où sont installées **les éditions L'Amourier**. Dans un cadre exceptionnel, en haut du village, place du Château, ces **VOIX DU BASILIC** s'adressent à tous, amoureux des livres, flâneurs curieux, découvreurs. Belle occasion de rencontrer des auteurs, d'échanger sur la littérature en train de se faire, d'en savourer la portée et la pensée...

La traditionnelle soupe au pistou du samedi soir ajoute saveurs et convivialité aux plaisirs de ce rendez-vous.

VENREDI 27 MAI

10h

Randonnée poétique (ponctuée de lectures) conduite par **Alain Freixe & Michel Borsotto au Col Rosa**

Rendez-vous à 10h sur le parking de la route du Col St Roch à la sortie de Coaraze.

1h30 de montée. Prévoir casse-croûte, eau et chaussures adaptées.

16h Visite de la chapelle Saint-Sébastien (édification et fresques, XV^e - XVI^e s.) commentée par **Michel Borsotto** (Située à 2 km avant Coaraze, sur le lieu d'arrivée de la randonnée)



19h30

Soirée festive à "Lo Castel"

tapas et musique sur la place du Château avec

Clément Ériman (Les Cordes de Pan) dans le répertoire de Brassens.



SAMEDI 28 MAI

à partir de 14h Accueil /café

14h30

Présentation de **Jacques Brémond**, éditeur. Entretien avec Jean Princivalle

15h

Rencontre avec **Jean-Luc Coudray** autour de son livre *Jésus l'apocryphe*
Lecture et entretien avec Jean Princivalle

*

16h30

Présentation de **Marc Delouze** et de son livre *Chroniques du purin*

Rencontre avec **Annie Rodriguez** autour de son livre *La Fille d'Arthur*
Lecture et entretien avec Benjamin Taïeb

*

18h

Lecture du livre de **Catherine Leblanc** *Il n'est plus d'étrangers*
par Marie Jo Freixe et Michel Séonnet

18h30

Présentation d'**Alain Guillard** et de son livre *Quête du nom*

Rencontre avec **Françoise Oriot** autour de son livre *À un jour de la source*
Lecture et entretien avec Alain Freixe

*

19h30 et soirée...

Apéritif offert par l'Association des Amis de l'Amourier

Soupe au pistou Salle des Cadrans solaires
Réservation nécessaire. Participation aux frais: 16€

XVIII^e FÊTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER OUVERTE À TOUS !

VOIX DU BASILIC
Rencontres littéraires
Lectures / Musique
Randonnée poétique / Soupe au pistou

vendredi 27
samedi 28
dimanche 29
mai 2016

à **Coaraze**
dans les Alpes-Maritimes à 28 km de Nice

avec les auteurs de **L'AMOURIER** éditions dont le livre a été publié cette année

JEAN-LUC COUDRAY
MARC DELOUZE accompagné au violon par JAROSLAW ADAMUS
ALAIN GUILLARD
FRANÇOISE ORIO
ANNIE RODRIGUEZ

éditeur invité **JACQUES BRÉMOND**

vendredi, soirée "Brassens" avec **CLÉMENT ÉRIMAN (Les Cordes de Pan)**

amourier.com

Renseignements : 04 93 79 32 85

DIMANCHE 29 MAI

à partir de 14h Accueil /café

14h30

Ouverture avec **Jean-Louis Ruf** compositeur et mandoloncelliste

Rencontre avec **Marc Delouze** *Chroniques du purin*
Lecture accompagnée par le mandoloncelle de Jean-Louis Ruf

*

16h

Rencontre avec **Alain Guillard** autour de son livre, *Quête du nom*
Lecture et entretien avec Michel Séonnet et **Jacques Brémond**

*

17h

Lecture en bouquet de tous les auteurs de l'Amourier présents... animée par Yves Ughes

Entre chaque temps de lecture, une pause permettra détente et rencontre autour de la buvette et de la librairie...

L'Association des Amis de l'Amourier tiendra son assemblée générale dimanche matin 29 mai à 10h30 place du Château. Amis, adhérents, vous y êtes tous conviés. Au-delà des rapports obligés (moral et financier) nous y débattons des perspectives de l'association.

Petit rappel pour ceux qui voudraient adhérer à l'association, la cotisation annuelle est soit de 15€ pour les membres associés, soit de 30€ pour les membres partenaires.



RESTAURATION à "LO CASTEL"

Sur la place du Château, Murielle propose des plats composés. Il serait sympathique, pour une bonne organisation, de lui préciser pour chaque repas le nombre de convives.

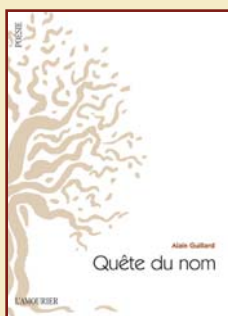
HÉBERGEMENT à réserver dès maintenant

Renseignements et réservations, par mel à bernadettegriot@amourier.com

ENTRETIEN

Michel Séonnet
avec

Alain Guillard



Alain Guillard a publié une vingtaine de livres, essentiellement des recueils de poésie, dont plusieurs ont été distingués par des prix. *Quête du nom* est son premier livre publié par les éditions L'Amourier.

Michel Séonnet:

Je voudrais commencer par ce que l'on pourrait appeler "le contexte" de votre poésie. "Les êtres, les circonstances, le simple temps humain" (p.60). Le monde de votre poésie est celui de "Ceux qui Jamais voix au chapitre" (p.118), un monde d'usine, d'ouvriers, de labeur. Vous titrez un des poèmes "Conscience de classe" (p.20). Vous dites: "on ne traverse pas cette société" (p.140), on reste dans la strate d'où l'on vient. Le sentiment alors que ce qui fait une des forces de votre poésie c'est qu'il s'agit délibérément d'une poésie de classe. Peut-on le dire ainsi ?

Aain Guillard:

Tout d'abord, dire ou redire combien l'écriture reste obscure à soi, combien elle peut être plus "intelligente" que celui qui écrit. Et ce n'est pas là dérobaie de ma part devant vos questions. Poésie de classe ? Il n'y a pas d'intention dans mon propos. J'évoque aussi, dans d'autres livres, le milieu du tennis que j'ai pu côtoyer par les hasards d'un voisinage de l'enfance. Simple-ment, lorsque l'on a grandi, comme ce fut mon cas, dans un environnement hétérogène, la réalité des classes sociales ne cesse de se rappeler à soi. Mais il me semble que la poésie – l'écriture – a vœu de totalité et donc excède cela.

Michel Séonnet:

Totalité, dites-vous, n'est-ce pas paradoxal, quand on écrit une poésie aussi intimement personnelle ? Car vous nous entraînez dans des lieux, des matières ("les rues vides, silencieuses, l'obscurité, le silence, les merdes à éviter, un chat furtif, un rat, barbouillé de bières, de rires, de larmes" - p.103) qui relèvent plutôt de la marge. Ce qu'autrefois on appelait "la zone". En quoi la poésie permet-elle à cette marginalité d'accéder à la totalité qui selon vous serait son vœu ?

Aain Guillard:

Je me rappelle un propos de Faulkner sur le timbre-poste de son village à l'échelle du monde... Il me semble qu'en creusant ce sur quoi on a prise, en ayant ce souci et – disons – cette honnêteté, on atteint au commun, à ce qui, au-delà de nos différences (et cela rejoint votre question sur les ensembles différents etc...) nous est semblable. Ce qui traduit, à terme, le mouvement même de l'être humain – de tous les êtres humains – cette forme de totalité donc. Qui est souci aussi du philosophe il me semble.

Michel Séonnet:

Philosophie, justement. Dans un courrier, vous disiez que "étonnamment (et pas tant que ça) durant mes études j'ai lu mal mais passionnément Levinas". À quoi vous a-t-il ouvert ? En quoi sa philosophie a-t-elle provoqué votre poésie ?

Aain Guillard:

Tôt, le visage – le visage de l'Autre – ce visage recouvrant un être autre – étranger – m'a interpellé dans ma vie. Il me fallait comprendre ce qu'il recouvrait au risque, sinon, de ne pouvoir le rencontrer.

Disons, alors, et même si j'étais adolescent déjà, le propos de Levinas (qui, par certains aspects, renvoie à une pathologie psychiatrique) m'a – au moins – permis – et si même je n'ai jamais abouti le travail universitaire envisagé à partir de cela – de réfléchir mieux ma problématique, de l'intellectualiser aussi.

Enfin, sa pensée de l'Autre n'était pas sans écho avec propos et poésie d'Yves Bonnefoy. Pourquoi je les avais associés dans ce travail jamais fini – à peine ébauché même – Et c'est plutôt celle-ci (la poésie d'Yves Bonnefoy) qui aura nourri approche et pensée de ma propre poésie.

Michel Séonnet:

En vous lisant trop vite on pourrait s'en tenir à une poésie misérabiliste. Le père alcoolique. La mère rivée à ses cigarettes. Le suicide du frère. Puis la mort du père, de la mère. Et pourtant il s'agit, me semble-t-il, de tout autre chose. Parlant d'eux, vous dites: "visages aimés sans le savoir" (p.87). Comme si vous tentiez de renverser les signes de leur misère. Jusqu'à ce que le verre de bière sur le zinc devienne lumière: "Toute la lumière! Dans cette bière! Seule sur le zinc"(p.147). "Ne pas écrire contre" (p.140) dites-vous. Ou encore: "J'écris ceci sans animosité ni la moindre violence, en complicité plutôt". (p.152) J'oserais même user ici du mot "tendresse" pour dire ce que finit par ressentir le lecteur vis-à-vis de vos parents. Récuseriez-vous ce terme ?

Aain Guillard:

Tendresse ? Je ne saurais répondre. Il ne m'appartient pas de répondre à telle question. Le lecteur (s'il existe, et il semble ici qu'il y en a un au moins, vous) seul peut le dire. Mais, au-delà, ce livre est une somme, et une somme qui vient tardivement dans ma vie, et donc le regard sur les êtres et choses de la vie a surmonté les tensions, les déchirures pour appréhender, sinon la totalité de l'expérience, l'ensemble que forme une vie humaine, avec les échos de l'une à l'autre, et la compassion qui ne peut manquer devant ces ensembles (que chaque vie forme) différents et cependant tellement identiques.

Michel Séonnet:

La deuxième partie du recueil s'intitule Remémoration des morts. Mais tout le livre est habité par leur présence. Par la douleur, bien sûr. Par l'amertume, aussi, surtout concernant la mort du frère. Mais là encore, comme si la poésie était contre-poison, il y a cet effort continu de faire que ces morts soient accueillis – le père: "Accueillez-le un peu! Comme ces humains, boîte de bière à la main, / en quête d'un lieu où être; enfin être." (p.42). Vous dites: "J'accueille – j'essaie". Accueillir, est-ce fonction de poète: accueillir pour conduire à l'être?

Aain Guillard:

Fonction du poète, de la poésie? Là encore, rien de cette conscience. Une anecdote? La rencontre de poèmes d'Yves Bonnefoy, par le biais du petit *Poètes d'Aujourd'hui*, que John E. Jackson lui consacrait, un notamment, *Veneranda*, m'a donné à ressentir la beauté, à un point de souffrance et d'absence, mais en même temps d'émerveillement, que je n'ai plus cessé de rechercher, détourné ainsi de la mort, de la délinquance et je ne sais quoi encore de négatif. Si la poésie, voire le poète, a une fonction, ce serait celle-là: rendre l'intensité de la vie, au point que la mort, toute chose obscure, en devient obsolète.

Michel Séonnet:

La lumière traverse vos poèmes comme les rayons de soleil à travers des vitres sales d'usine. Mais elle est là. "Être accroît la lumière" (p.14) dites-vous (même si vous modérez aussitôt votre propos: "le poids aussi de nos prisons". Aussi profondément que vos poèmes nous entraînent dans la douleur et le désespoir – "Tout saigne" (p.51) –, reste "l'absurde joie" (p.82). Vous nous entraînez dans l'inconfort de cet entre-deux: entre ombre et lumière, blessure et bénédiction. "Nous avons dû grandir, nous construire entre" (p.150), dites-vous. Entre: n'est-ce pas là le territoire qui vous est échoué et qui est devenu celui de votre poésie?

Aain Guillard:

La lumière? Oui, la lumière. Absolument, la lumière. Ce visage, ce regard d'une adolescente, dans mon adolescence, jamais retrouvés. Entre, mon territoire? Nécessairement, comme enfant de divorcés. Le livre est un lieu forclus. Mais le désir est toujours de trouver des fenêtres, des portes, l'autre. L'Autre.

Michel Séonnet:

La présence d'un "ailleurs" ("anywhere out of the world"?) semble dans vos poèmes souvent conjointe à celle des oiseaux. Vous leur avez déjà consacré de nombreux textes. Quelle place ont-ils pour vous, le merle en particulier (dont, soit dit en passant, vos poèmes m'ont fait découvrir qu'à une lettre près il se perdait en merde)?

Aain Guillard:

Voilà. Le merle, par exemple, pour moi, au-delà de sa réalité propre, de l'émerveillement qu'il donne de soi, serait ce sang séché qui chante, l'épreuve de cette flaque de sang noirci sous le corps, depuis le corps d'un qui est mort et a agoni des heures dans la nuit. Mon frère. Mais j'imagine qu'on peut y trouver bien des sens. L'idéal serait que le merle ne soit que le merle et qu'il se suffise à lui-même et à nous. Comme dans certains des derniers poèmes de Jean Grosjean – par exemple.

Michel Séonnet:

Souvent on vous sent près de baisser les bras – "À quoi bon répéter" (p.60) Parler? Se taire? Votre poésie se tient au bord du silence. Parfois prête à succomber. "Derrière ce silence le renoncement qui gagne" (p.17). Qu'est-ce qui la retient? Qu'est-ce qui vous retient? "Tout poème est de pas perdus" (p.105), dites-vous encore. Le poème, ce serait donc cela: la trace toujours sur le point de s'effacer de pas perdus éperdument en quête, mais de quoi?

Aain Guillard:

Ici, la quête serait telle celle qu'Isis s'est imposée (rassembler donc les membres épars, le corps de son frère, en un seul, un tout). Le silence? À qui s'adresse-t-on lorsque l'on écrit? Qui peut nous lire exactement? Quand on écrit de la poésie, tout particulièrement, puisque l'on n'a pas le subterfuge d'écrire une histoire, puisque l'on n'a pas ce déplacement de soi, il me semble que l'on s'interroge sans cesse sur le sens de ce qui peut apparaître un miroir, un miroir juste à soi.

Si je publie, au-delà de cette nécessité longtemps d'être là, puisque nulle part ailleurs, c'est, me semble-t-il, dans le souci de dire ce qui ne peut se dire au quotidien, dans cette liberté qui devrait être celle de chacun, de témoigner aussi avec l'espoir insensé que quelqu'un au bout s'y retrouvera.

Mais c'est surtout, peut-être, dans cette nécessité d'être, de se sentir pleinement être, autorité et pouvoir, selon Nietzsche pour résumer, éclairer, que tout être éprouve.

Michel Séonnet:

Vous dites ce recueil "quête". Et précisément "quête du nom". On aurait quand même envie de demander si ce recueil témoigne d'une quête fructueuse, et en quoi?

Aain Guillard:

Un nom, une identité, c'est d'abord un espace. D'où, peut-être, ce qui peut, ici, apparaître une poésie "de classe". La poésie, pour qu'elle soit, (au moins qu'on en ait le sentiment) se doit de demeurer dans cette perception floue (cet accueil dans la somnolence) un espace de tension (Keats évoque cela fort bien). Il est vrai qu'ensuite dans le choix que l'on fait des textes, dans le classement des textes, on essaie de rendre un chemin. L'ensemble, cet ensemble, *Quête du nom*, est bien cette tentative de rendre compte d'un chemin qui, là, serait la quête d'un nom, la définition d'un espace, l'acceptation aussi, en définitive, de soi à travers ces autres avant soi (ces autres avant moi)... Fructueuse? Oui, si saisir mieux ses contours, ce qui a fait ce que l'on est, en définitive, et ce même malgré soi, au-delà de soi, aide à mieux s'accepter, mieux accepter ses échecs, ses limites, donc mieux vivre.

Syncope d'un Oratorio pour le xx^e siècle

Ce livre est un récit et pourtant... il n'est que rupture de l'agencement narratif.

Éclatement tout d'abord, puisque le livre s'offre comme une série de "récits enchâssés". Rotation des points de vue ensuite par un jeu déstabilisant qui passe du "je" au "il". Ruptures permanente enfin dans l'écriture qui se dilate en prose pour mieux se contracter en vers.

Ce texte est une narration, mais parfois raclée jusqu'à l'os de seiche, en d'autres moments emportée par des débordements qui captent le souffle.

C'est un siècle qu'il convient de saisir ici. Et ce xx^e siècle fut un long agencement de charniers, conçu dans une *lobotomie planétaire*. Il convient donc de fouiller dans ses entrailles, pour percevoir ce qu'il noue en nous-mêmes, Pier Paolo Pasolini passe par là: *de la façon dont je possède l'histoire, elle aussi me possède*.

Marc Delouze travaille à une langue qui fouaille dans l'horreur du siècle (non dans l'imagerie qui enferme, ferme et rassure) mais dans la lancinante blessure qui bée dans l'interne, dans le ventre. Et qui travaille les tripes. Les tord et les torture.

Comment dire sans complaisance? Comment arracher de soi une abomination qui fait que nous sommes responsables y compris de ce que nous n'avons pas fait.

CHRONIQUES DU PURIN

Marc Delouze

collection Fonds proses, éd. L'Amourier



Car ainsi va ce siècle fait de corps entassés, écrasés, démembrés, brûlés, asphyxiés, broyés. D'une façon ou d'une autre, nous y sommes liés. Car tout se mêle et s'enlace et se tresse dans un maelstrom qui va du nazisme au stalinisme. À la bête immonde combattue répond l'animalité en nous acceptée, pour un temps hébergée.

Seule une langue nouvelle, une façon de dire neuve peut libérer ce fardeau enkysté, *cette atmosphère dépressive des dictatures*. Fût-ce pour apporter un éclairage aussi éphémère que celui d'un ordinateur qui s'allume pour accueillir quelques lignes.

Une meule d'angoisse tourne dans ma poitrine, broyant et malaxant un épais magma de chair et de mots. La nécessité s'impose et trouve sa voie. Par fulgurances, par élancements lancinants, quand les lettres se couchent en italiques, lorsque les (parenthèses) viennent briser le cours de l'écriture. En ces chroniques tout contribue à briser pour dire la fêlure.

Oscillation permanente de la prose qui conduit à l'oratorio. Au poème. Ce texte est un poème...et pourtant.

Yves Ughes

Chroniques du purin, 16,00 €
Lire des extraits.

NOUVEAUTÉS 2016

Michel Séonnet:

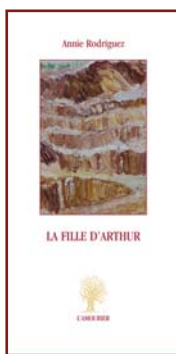
Vous m'avez laissé comprendre que, pour vous, "le sens exact du livre demeure obscur". Dans ce qu'il est une fois clos, peut-être. Mais dans son mouvement d'écriture ?

Aain Guillard:

Je n'ai pas cette intelligence de mon texte que vous me supposez. Je maintiens que le texte reste plus intelligent que moi et qu'il y aura pour moi à y revenir pour, éventuellement, mieux décrypter cette intelligence-là. Je crois cependant avoir perçu, ici et là, au travers de cette expérience singulière, de mes singularités, des mécanismes communs à la geste humaine. En cela, par brèches, accès à ce que j'appelle totalité de l'expérience, qui aura été mon souci de toujours, et ce en écho aussi de l'œuvre d'Yves Bonnefoy dans quoi je me suis tôt reconnu.

Maintenant, je ne suis pas sûr d'avoir eu souci d'écrire de la poésie, laquelle n'inclut pas le temps, y fait plutôt brèche. Le temps, c'est aussi ces riens dont on fait expérience au quotidien. Et j'ai souci de cela plutôt qui m'apparaît plus vrai que bien de la poésie. Or, il s'agissait de vérité de l'être, de tenter de cerner ma vérité et – au-delà – de la vérité de la vie. Pour pauvre que puisse être cette expérience.





LA FILLE D'ARTHUR

Annie Rodriguez

collection *Tboth*, éd. L'Amourier

Émouvant récit que celui d'Annie Rodriguez, récit bâti à partir d'un témoignage qui donne à lire la vie d'une femme privée des ressources de l'écriture, celle de Gloria, devenue Maria. Laissons-la se présenter elle-même: "J'ai vécu au Portugal de ma naissance jusqu'à dix-sept ans et depuis je vis en France. J'ai cinquante ans. J'ai passé plus de temps en France qu'au Portugal. Je suis française. C'est ici que j'ai une maison, mon compagnon, mes filles, mes amis, mes voisins. Le Portugal c'est terminé."

C'est une femme apaisée qui parle là, mais avant d'en arriver à tant de sérénité que de chemin parcouru! Celui d'une quête, d'une recherche de soi et d'une place à trouver dans un monde où rien n'est donné au départ, où tout est à conquérir, y compris une identité. Gloria/Maria est-elle ou non "la fille d'Arthur"?

En préambule aux chapitres qui racontent cette histoire, nous avons quelques pages de belle facture aux images et sensations fortes pour évoquer un souvenir marquant de l'enfance de Gloria, celui de la carrière où opérait Arthur, le dynamiteur. La carrière est assimilée à l'enfer par la fillette pressée de s'enfuir et le père à un "demiurge adoré et bonni". N'est-ce pas le récit d'une fuite que celui de cette vie, en même temps qu'une recherche des origines et de soi, que ce livre nous propose? De façon touchante Gloria se livre en totale confiance à l'auteure qui va retracer avec sensibilité et justesse les péripéties de son existence qui sont multiples depuis le départ du petit village portugais jusqu'à la banlieue d'une grande ville française.

Au-delà d'une histoire personnelle le récit nous rappelle les causes et les circonstances, dans le dernier tiers du XX^e siècle, sous le régime dictatorial de Salazar, de la vague d'émigration portugaise et des capacités d'accueil de la France, alors terre d'asile (*sic!*)

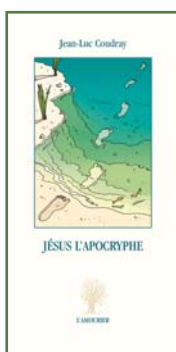
Gloria a connu bien des vicissitudes et toutes les souffrances possibles: la misère, la violence et la brutalité machiste, la solitude de la femme abandonnée avec un enfant à élever, la maladie, celle du corps et celle de l'âme; soumise depuis l'enfance aux exigences de chacun et à l'exploitation, mariée sans l'avoir souhaité. Elle rêvait de reconnaissance, d'affection, ce qu'elle n'a pas trouvé au départ dans une famille que le lecteur trouvera fruste, rude mais qu'elle s'abstiendra toujours de juger, dont elle protégera même les plus faibles comme cette mère alcoolique objet de tous ses soins. Elle semble vouée à l'échec, celui de son mariage et celui de son aspiration à une vie "normale", à un bonheur simple, mais le texte est riche en rebondissements, en surprises, jusqu'à un dénouement heureux.

Cette histoire nous offre le portrait d'une belle et vaillante personne qui pardonne, aime, exprime sa reconnaissance à ceux qui l'ont aidée et qui désire aider à son tour, confiante dans cet avenir meilleur que promet la naissance attendue d'un enfant.

Marie Jo Freixe

La Fille d'Arthur, 14,00 € Lire des extraits

NOUVEAUTÉS 2016



JÉSUS L'APOCRYPHE

Jean-Luc Coudray

collection *Tboth*, éd. L'Amourier

Coudray a du culot. Et de la constance. Voilà qu'une fois encore il s'attaque à un de ses sujets favoris: Dieu. Avec pour objectif: étonner Dieu. Et pour effet concomitant: nous étonner avec Dieu.

Ça commence ainsi: *Le Christ marchait sans trêve.*

Nous sommes conviés à cette marche. À travers garrigues et forêts, déserts, villages. La nature et les paysages accompagnent Jésus.

Le Christ voyageait dans un monde étranger et fraternel, fait d'une queue-leu-leu ininterrompue d'étonnements et de reconnaissances. Nous aussi.

Marchant, Jésus rencontre. Toutes sortes de gens. Malades, bossus, femmes adultères. Satan lui-même. Jésus est Jésus, il fait des rencontres de Jésus.

Pourtant, chacune vient nous surprendre. Car si parfois le contexte évoque les situations d'un Jésus moins apocryphe, ce Jésus-là a ses manières à lui.

Ainsi de cette femme adultère qu'il bat comme plâtre pour que sous les coups elle découvre qu'elle s'aime encore. Ou de cette autre à qui il démontre que son infidélité est aspiration à la chasteté.

S'il arrive à ce *Jésus apocryphe* de connaître (brièvement) une femme, qu'on ne s'attende pas ici à ce que, sous le prétexte d'"apocryphe", Jean-Luc Coudray s'emploie à quelques révélations apocalyptiques ou salaces qui en amusent

d'autres. Le Jésus de Coudray est fait de sable, de sang, d'air. Il est *constitué de poussières, de visages enfantins et d'oublis sublimes*.

Il est à la fois celui dont on a si souvent entendu parler, dont on a tant de fois vu l'épopée sur les tableaux des églises et des musées, et un Jésus totalement autre.

Coudray fait feu de tout nom. Il ne se prive d'aucun des noms avec lesquels la tradition et la théologie ont habillé Jésus. Mais c'est comme pour le démultiplier. Pour le rendre insaisissable. Restituer quelque chose d'un état de surprise permanent.

Cette perpétuelle surprise se basait sur le contraste permanent entre l'existence de Dieu et l'impossibilité de s'y habituer. Le propre de la présence du Père étant de s'opposer à l'habitude, le Christ se trouvait en état d'interloqué définitif.

Ce Jésus est un maître en paradoxe. C'est cela qui le rend sans doute si cher à l'auteur. Car le paradoxe, ici comme dans d'autres de ses textes, est l'arme d'écriture favorite de Coudray, le levier avec lequel il cherche à dérouter les évidences du monde. Il en manie l'usage avec une virtuosité diabolique, serait-on tenté de dire, si elle n'était ici christique. On avance sous une pluie de paradoxes comme d'autres sous une pluie de roses. Entre étonnement et jubilation.

Jésus avait troqué son moi contre la joie.

Le lecteur aussi qui, chemin faisant, troque tout ce qu'il croyait savoir du personnage pour une allégresse vivifiante.

Michel Séonnet

Jésus l'apocryphe, 12,00 € Lire des extraits



À QUELQUES MOTS D'ICI par Alain Freixe

Rappel: Cette rubrique entend faire connaître quelques-uns des livres que publient les maisons d'édition qui s'efforcent d'offrir à leurs productions l'avenir qu'elles méritent.

Portrait de Jacques Brémond en "bricoleur de livres"

Que vous dire de ce "grand frère" des éditions L'Amourier? Deux fois leur âge. Plus de 40 ans d'édition dont plus de 30 sur presse typographique, précédés d'une dizaine d'années de balbutiements dans le compagnonnage de Robert Morel. Au-delà de 300 titres, on ne compte plus, n'est-ce pas Jacques?

Souvent – salons, lectures publiques, expositions... – l'homme est là, près de ses livres comme de ses auteurs. Je le vois en cyprès, vêtu de sombre, barbe souriante, ses mains croisées dans le dos accentuent sa silhouette élancée – posture physique signe de droiture éthique. Il veille non sur des morts mais sur ces grands vivants que sont ses livres. Une présence telle qu'elle vient confirmer son désir de maîtrise et de contrôle de la lecture des manuscrits au choix du format, du papier, des caractères, des couvertures...

Moins éditeur que "bricoleur de livres", avoue-t-il, et j'entends le souhait d'un homme sans projet précis sinon celui de

se tenir aux aguets, attentif à ce qui pourrait venir, cherchant toujours à s'arranger avec les moyens du bord. Divisée en deux grandes plages: ouvrages collectifs et ouvrages individuels, la liste de ses livres publiés relève d'une logique de l'hétéroclite que régissent le coup de cœur et l'amitié.

De ses auteurs, faut-il citer l'un ou l'autre et qui dès lors privilégier? On ne saurait le faire sans en oublier... On peut tout au plus s'apercevoir et insister sur la fidélité de Jacques Brémond à quelques noms: André Benedetto, Lionel Bourg, Jean-Jacques Celly, Gérard Gelas, Michaël Glück, Françoise Han, Thierry Metz, Jean-Jacques Morvan, Roland Nadaus, Robert Piccamiglio, Serge Velay... On peut aussi dire ce qu'on aime, par exemple les deux volumes d'*Itinéraires littéraires* – Aubrac, Cévennes – comme la série de ses *Lettres à...*

Et ce qu'on aime, c'est aussi cette attention qu'il porte à la singularité des voi(e)x – tiens, voilà que je retrouve le titre de cette revue qu'il édita en 1969 et qui connut une dizaine de numéros – ces chemins d'encre balayés de murmures et de vents.

Ce qu'on aime, c'est également cette manière qui n'est qu'à lui de faire passer

les mots des poètes de l'espace privé – manuscrit/tapuscrit – à l'espace public, des feuilles à imprimer: choix des papiers, de leurs grammages, de leurs couleurs, de leurs origines – Ah! ces papiers srilankais où se trouvent mêlés piments et crottes d'éléphant! – et choix des couvertures qui vont les individualiser en offrant aux textes le corps qui leur convient et aux yeux un plus de poésie.

Ce que l'on aime enfin c'est cette indépendance qu'on lui connaît, conséquence de son goût pour le travail artisanal, l'importance accordée à la main – fait à la main, un livre de Jacques Brémond se lit aussi à la main, il se caresse – l'indifférence aux modes et cet éloge silencieux à la lenteur jusqu'y compris la manière dont il fait vivre son fonds le valorisant sans cesse, rééditant les titres en passe d'être épuisés.

Au fond, ce qu'on aime sentir chez Jacques Brémond à travers ses choix, c'est que ce qui s'appelle encore poésie n'est pas dans les mots du poème bien qu'il n'y ait pas de poésie sans poèmes et de poèmes sans mots!

Éditions Jacques Brémond
2 Rue de la Cournilhe, 30210 Remoulins

Le cycle des vingt ans de l'Amourier se termine... Finalement, j'aime les commémorations quand elles se chargent de sens. Et les vingt ans de l'Amourier ont pris la belle figure de **Blanqui**, et ont porté la voix de son biographe, Gustave Geffroy... Le cycle continuera.

J'ai connu **Blanqui** par mes camarades de la vallée du Paillon, dans le moyen pays niçois, où était né Dominique **Blanqui**, le père d'Auguste. Vallée rouge. Mi-paysanne, mi-ouvrière. La plus grande concentration ouvrière des Alpes-Maritimes, et l'une des sources de son syndicalisme paysan. Le souvenir de **Blanqui** y est vif. Par mes camarades de la vallée du Paillon, j'ai admiré Auguste **Blanqui**.

Je ne connaissais pas la biographie que Geffroy avait consacré à **Blanqui**. Je dois avouer que je ne connaissais pas non plus Geffroy. Lecture passionnante : la vie ardente de **Blanqui**, l'écriture de Geffroy, intelligente, diverse. Et étonnamment actuelle : actuelle par les questions que pose la vie de **Blanqui**, son idéal, sa générosité politique, son inconcevable capacité de résistance à tous les pouvoirs, à toutes les barbaries, à toutes les illusions ; actuelle par la variété des formes littéraires que Geffroy déploie, alternant la période, la description, le dialogue, la réflexion, la liste.

Les éditions de l'Amourier, de Jean Princivalle et Bernadette Griot, désormais associés à Benjamin Taïeb, sont justement installées dans la vallée du Paillon... Avant de connaître Jean Princivalle l'éditeur, j'avais connu Jean Princivalle le facteur d'accordéons



diatoniques : le même homme, installé au même endroit, dans la même vallée, ouvrière et paysanne. Le cycle des vingt ans de l'Amourier ne pouvait pas être mieux placé que sous la figure de **Blanqui**.

Tandis que je rédige mes notules dans ce journal intermittent, des luttes sociales se développent. De nouvelles formes de résistance et d'organisation, de rassemblement et de solidarité se cherchent, s'expérimentent...

Nous nous opposons à une loi que désormais tout le monde désigne sous le nom de "loi travail", alors que, dans la majorité de ses articles, et dans sa logique, elle met en pièces le droit – durement et lentement acquis – du travail... De la même façon, on désignait sous le nom de "manifestations pour tous", des manifestations qui se faisaient contre le mariage pour tous... Remarque banale ? Oui. Remarque banale... D'autant plus terrible... C'est ainsi que les mots se chargent d'un sens impur.

J'aurais dû qualifier ce journal non d'intermittent, mais de précaire.



Présence des éditions L'Amourier

Nantes - *Curiosus, l'autre salon des livres*
Manufacture des tabacs, bd Stalingrad
ven. 20, sam. 21, dim. 22 mai 2016
Conférence sur **Blanqui** le 22 mai à 15h

Paris - *Quartier Livre (L'autre LIVRE)*
13 rue de l'École Polytechnique (5^e)
samedi 21 et dimanche 22 mai 2016

Coaraze - *Fête des Amis de l'Amourier*
Rencontres littéraires VOIX DU BASILIC
ven. 27, sam. 28, dim. 29 mai 2016

Paris - *Marché de la poésie Pl. Saint-Sulpice*
avec de nombreux auteurs sur notre stand
mer. 8, jeu. 9, ven. 10, sam. 11, dim. 12 juin 2016

La Roque d'Anthéron - *Festival Les Carnets*
Place de la République, marché du livre, lectures
auteur invité : **Raphaël Monticelli**
samedi 2, dimanche 3 juillet 2016

Sète - *Les Voix de la Méditerranée*
Parmi les auteurs invités :
Mohammed Bennis et **Jacques Ancet**
Stand de L'Amourier sur le marché du livre
du samedi 23 au samedi 30 juillet 2016

Vence - *Lire à Vence*
Rencontres, lectures, marché des éditeurs
sam. 17 et dim. 18 septembre 2016

LECTURES

Nice - **BMVR**
Lecture/rencontre avec les **éditeurs** de
L'Amourier autour du livre publié pour les
20 ans de la maison d'édition :
Blanqui, L'Enfermé
vendredi 13 mai 2016 à 17h

Montagnac (34) - *Des mots'gnac à Belugo*
conférence/lecture avec **Alain Freixe**
vendredi 13 mai 2016 à 18h30

Contes (06) - *Médiathèque*
Lecture/rencontre avec **Raphaël Monticelli**
vendredi 3 juin 2016 à 17h30

EXPOSITIONS

Saint-Tropez - *Galerie Jardin public*
17 rue des Tisserands
Martin Miguel, Klaus Meister, Diane Von Shoen, Hervé Demangeot
exposition du 6 au 16 mai 2016

Contes (06) - *Médiathèque*
Gravures de **Félix Richard**
exposition du 6 mai au 30 juin 2016

Le Basilic

gazette de **L'Association des Amis de l'Amourier**
5, rue de Foresta - 06300 - Nice
est publié par l'AAA dont l'action est soutenue par la
Ville de Nice.

Comité de rédaction
Alain Freixe, Marie Jo Freixe, Bernadette Griot, Martin
Miguel, Raphaël Monticelli, Françoise Oriot, Benjamin
Taïeb et Yves Ughes.
Maquette: Bernadette Griot

L'Amourier éditions, 1 montée du Portal
06390 – COARAZE Tél: 04 93 79 32 85
www.amourier.com *l'amour des livres*